



Pour seulement
339€HT*



Sept suspects pour un cadavre

LE MONDE | 19.05.07 | 11h46 • Mis à jour le 19.05.07 | 14h57

Nicolas Montigny a été tué à Bastia, le 5 septembre 2001, vers 20 heures. Quand ils ont examiné son cadavre, les policiers ont relevé 11 impacts de balles, provenant de deux armes : un colt 45 et un pistolet automatique, calibre 9 mm. Nicolas Montigny avait 28 ans et se savait menacé. Les deux tueurs l'ont logé au Cyber-Corsica, un cybercafé de l'avenue Jean-Zuccarelli, dite "boulevard du Fango".

▼ PUBLICITÉ

ENSEIGNANTS, NOUS
VOUS CONNAISSONS BIEN

Nicolas Montigny n'était pas inconnu des services de police, il avait fait deux séjours en prison. Etudiant à Aix-en-Provence, il avait été mêlé en 1996 à deux attentats nationalistes qui l'avaient conduit à la prison de la Santé, à Paris, de 1997 à 1999. C'est là qu'il avait rencontré l'un des responsables du FLNC, Jean-Michel Rossi, devenu son mentor. A sa sortie il avait intégré les rangs d'Armata Corsa, un groupe armé clandestin dissident, fondé en 1999 par Rossi et François Santoni, qui venaient de rompre avec le FLNC.

Nicolas Montigny avait payé cette adhésion de six mois de prison supplémentaire, entre décembre 1999 et juin 2000. Cette fois, les policiers lui reprochaient d'avoir participé à une conférence de presse clandestine d'Armata Corsa dans la nuit du 25 au 26 juin 1999. Deux ans plus tard, son assassinat avait semé un doute : meurtre politique ou crime crapuleux ? D'abord instruite par la justice antiterroriste, l'enquête avait ensuite suivi la piste des truands.

Voyoucratie et nationalisme à la dérive : voilà deux mondes parallèles aux méthodes parfois similaires - quand ils ne s'imbriquent pas l'un dans l'autre - au milieu desquels Nicolas Montigny a navigué. Six ans après sa mort, 7 bandits de haute lignée comparaissent du 21 mai au 8 juin devant la cour d'assises des Bouches-du-Rhône, à Aix-en-Provence. Accusés d'être les tueurs, Jacques Mariani, 42 ans, et Alexandre Vittini, 34 ans, risquent la perpétuité. A leur côté, François-Marie Mariani, alias Francis, 58 ans - le père de Jacques -, et Daniel Vittini, 55 ans, père d'Alexandre, sont poursuivis pour "*complicité et associations de malfaiteurs*" avec trois autres comparses. Fichés au grand banditisme, Francis Mariani et Daniel Vittini sont de vieux routards du gangstérisme, fondateurs de la Brise de mer, ce redoutable gang constitué en Haute-Corse à la fin des années 1970.

Christiane Muretti, la mère de la victime, redoute l'instant où elle devra affronter leur regard. "*Je ne sais pas quelle va être ma réaction*", dit-elle avec nervosité. Elle a déjà été confrontée à Jacques Mariani, il y a deux ans, à Crèteil, lors d'un précédent procès où l'intéressé avait été acquitté dans une autre affaire de meurtre. Jacques Mariani, maintes fois condamné pour "*vols, braquages, escroqueries, port d'armes*", n'a jamais rien eu à voir avec le nationalisme. Depuis son adolescence, sa vie rythmée au gré des incarcérations se confond avec l'histoire du banditisme.

Comment Nicolas Montigny - un "*garçon attachant*", disent ceux qui l'ont connu - a-t-il croisé la route du clan Mariani ? Enfant paumé d'un divorce difficile, Nicolas s'était taillé une belle réputation dans l'art de crocheter les serrures et les démarreurs de voitures. Une aubaine pour les aigrefins dans cette société corse où, comme l'explique Jean-Michel Mariaggi, avocat ajaccien de Christiane Muretti, "*les jeunes un peu fragiles n'ont de repères qu'entre le pseudo-romantisme des nationalistes véreux ou des voyous estampillés*".

De fait, durant les quatre ou cinq dernières années de sa courte existence, Nicolas Montigny a oscillé entre ces deux microcosmes : tantôt "soldat" dévoué d'Armata Corsa, tantôt petit voyou auquel le nationalisme conférait une certaine aura.

Ainsi, tout en se liant avec une bande de voyous, il avait adopté le discours nationaliste en vogue d'Armata Corsa. "*Il vouait un véritable culte à Jean-Michel Rossi*", confie sa mère. Elle qui avait pourtant des sympathies nationalistes ne supportait pas cet aveuglement. Elle ne reconnaissait pas ce fils turbulent qui, jusque-là, n'avait jamais manifesté un quelconque intérêt pour les sujets politiques. "*On ne pouvait pas discuter avec lui. Il n'y en avait que pour Rossi, lequel le lui rendait bien*".

Christiane Muretti, qui depuis plusieurs années s'échinait à "rattraper" ce fils immature, voyait d'un mauvais oeil cette relation avec un homme qui aurait pu être son père. "*Je n'aimais pas Rossi, car je*

connaissais ses méthodes", dit-elle. Las. Malgré ses avertissements, son fils jouait les hommes de main dans la petite troupe d'Armata Corsa tandis que ses deux chefs, Rossi et Santoni - assassinés respectivement en août 2000 et en août 2001 - guerroyaient à la fois contre le FLNC de Charles Pieri et contre les truands de la Brise de mer. Une double guerre pour un double leadership : celui de la lutte armée contre l'Etat et celui des machines à sous en Balagne sur la côte occidentale de l'île entre Calvi et l'île-Rousse.

Entre juillet 1999 et décembre 2001, la liste des morts n'a cessé de s'allonger. Les cortèges funèbres ont accompagné 19 hommes morts criblés de balles, les uns venus d'Armata Corsa, les autres de la nébuleuse Brise de mer. Cadavres contre cadavres. La surenchère a pris fin avec l'extermination des premiers.

Qui a tué ? Pour qui et pourquoi ? Certains évoquent des arrangements entre truands et nationalistes du FLNC opposés à Armata Corsa. Les truands auraient composé les équipes de tueurs chargés d'éliminer les troupes d'Armata Corsa. Montigny figure-t-il au nombre des victimes de ces affrontements, ou bien son exécution relève-t-elle d'un règlement de comptes entre voyous ?

Ce 5 septembre 2001, Nicolas Montigny l'avait passé devant un ordinateur à télécharger de la musique. Selon ses proches, il paraissait plutôt en forme. *"Il semblait détendu après avoir vécu pendant plusieurs jours avec une très vive tension"*, se souvient sa mère. Rentré en Corse deux semaines auparavant pour assister aux obsèques de son meilleur ami, Dominique Marcelli, retrouvé mort le corps à moitié calciné sur la plage de Moriani (Haute-Corse), Nicolas osait à peine sortir. Les rares fois où il mettait le nez dehors, il le faisait armé d'un pistolet qu'il brandissait au moment d'ouvrir la porte de l'appartement familial. *"C'était l'angoisse, on se croyait dans un film"*, raconte sa mère.

A plusieurs reprises, Nicolas Montigny s'était senti visé. Un an avant sa mort, en septembre 2000, quelques jours après le meurtre à l'île-Rousse de Jean-Michel Rossi, alors qu'il sortait du palais de justice de Bastia, deux individus à moto avaient cherché à l'assassiner. Nicolas Montigny était convaincu qu'il s'agissait de Jacques Mariani et de Joseph Menconi, célèbre truand proche de la Brise de mer.

Quelques jours auparavant, il avait fait fuir en pleine nuit à coups de fusil des inconnus en planque devant la maison familiale au hameau de Vignale (Haute-Corse). Il avait expliqué à sa mère que la Brise de mer cherchait à venger le meurtre d'un voyou. Ce meurtre commis le 21 juillet 1999 avait été revendiqué par Armata Corsa. A tort ou à raison - nul ne le sait encore aujourd'hui -, Nicolas était suspecté d'en être l'un des auteurs, en raison de sa proximité avec Jean-Michel Rossi. Aussi, craignant pour sa vie, il s'était finalement résolu à quitter la Corse pour s'installer à Paris. Là, pendant une année, il avait suivi un stage de formation professionnelle, en prenant ses distances avec le nationalisme. Il le fit avec d'autant plus de facilité qu'il ne nourrissait pas une grande sympathie à l'égard de François Santoni, lequel après la mort de Rossi s'était retrouvé seul à la tête d'Armata Corsa.

Ce n'est qu'au soir du 22 août 2001, en apprenant la mort de Dominique Marcelli, vaguement voyou, un temps embrigadé au sein d'Armata Corsa comme lui, qu'il est retourné en Corse soucieux de découvrir les assassins de son ami d'enfance. *"Sachant les menaces qui pesaient sur lui, je l'ai supplié de rester à Paris, mais il n'y a rien eu à faire"*, déplore sa mère.

A sa manière modeste, sans charisme, sans envergure ni conviction, Nicolas Montigny incarne cette confusion des genres colportée par un nationalisme dévoyé, fasciné par l'argent facile et l'appât du gain. Loin de se réfréner, le dérapage s'est amplifié dans la période récente. Parés d'une notoriété acquise *"au combat contre l'Etat colonial"*, certains chefs historiques, comme l'emblématique Charles Pieri, ont peu à peu versé dans le banditisme. Parfois, comme sur la plaine orientale en Haute-Corse, des malfrats patentés, d'anciens maquereaux bien connus sur l'île, ont repris le flambeau de la lutte armée. Ils posent des bombes et rackettent pour leur propre compte tout en arborant le drapeau du FLNC. Comme le remarque un policier en poste sur l'île, *"aujourd'hui, ce sont les escrocs qui tiennent le haut du pavé"*.

Nicolas Montigny, qui avait flirté avec ce nationalisme déliquescents et des petits truands en train *"de se faire une cote"* sur le marché du crime, s'est trouvé au cœur de cet imbroglio.

illustration killoffer

Yves Bordenave

Article paru dans l'édition du 20.05.07

Le Monde.fr

» A la une
» Le Desk
» Opinions

» Archives
» Forums
» Blogs

» Examens
» Culture
» Economie

» Météo
» Carnet
» Immobilier

» Emploi
» Shopping
» Voyages

» Programme Télé
» Newsletters
» RSS

» Le Post.fr
» Talents.fr
» Sites du groupe

Le Monde

» Abonnez-vous au *Monde* à -60%
» Déjà abonné au journal
» Le journal en kiosque

